

Avec « *ni bruit ni fureur* » le poème est ici géographique, géolocalisable (le Nord, Knokke, Zeebrugge, Ostende, Fressin, les Collines d'Artois...), le poème roule et s'enroule, nourri aux algues de l'écume crayeuse écumant le littoral du Nord, *souffle sifflet*, drache, court *le sang du soleil* dans les artères du corps et du monde s'activant jusqu'à l'ouest...

... jusqu'à... -car le poète n'est pas mort ("*Je ne suis pas mort*", se titre le dernier texte du recueil) et sa lame de fond racle, tel chalutier sur les hautes lignes relevant les nasses du fond, sans renâcler mais avec endurance, fort de n'être *ni bruit ni fureur*... le poème racle les terres du Nord et de Picardie, ébruite les sables de Knokke, Zeebrugge, Blankenberge, Ostende, Middelkerke, Nieuport, Oostdinkerke...

... le Poème respire, remue la langue et fuse encore au jusant même, à laisse vacante, où son âme flotte pour mieux ruisseler, au contact, et s'ouvrir

« (...) »

batt'ments de boule

tympan décharnés

ô loin loin

les anges de l'Apocalypse secoent le sablier polychrome

claque une armure rouillée sur le sable clac

Le capitaine Nemo descend en courant les escaliers escale

cale fer du Nautilus

je ferme les yeux

ô je respire le sel le sang qui clapote dans mes oreilles

l'étrave du chalutier comme un cheval de bois

mort dans la mer mes murmures dans le grand salon du

Titanic

tuyaux d'orgue rronrongés

nodules attendant patiemment silence depuis des siècles »

« *débris br de coquillages crrissant entre les dents*

parfois en rafale

le babil des ondes au-dessus de l'eau tkk ktr transports inter-
nationaux

bbouée boueuse clac je claque des dents »

Avec *ni bruit ni fureur* le poème est ici terre d'Enfance,

« *Je suis Michel Strogoff sur le chemin d'Irkoutsk au fond du jardin derrière les troènes houspillant l'attelage de ma troïka tâtonnant les yeux fermés à travers les parcs des légumes ô maman. »*

(« *Livres de jeunesse* »).

« *J'ai peur, juché sur ce baudet en peluche, devant le trou sec du kodak à soufflet qui dévore mes larmes au milieu des rires endimanchés de la ducasse. Les fabricants de souvenirs savent me faire oublier le présent et l'avenir. Avec mon frère cadet joignant ses pleurs à mes cris dans le courtilage, nous*

osons échapper à l'objectif des amis coloniaux, cachés derrière une palissade en béton ajouré. »

(Ibid.)

Dans le *Memento* de l'Enfance, le mobilier, les éléments, vivants (revivifiés par l'écriture), donnent naissance au Poème (la table de la cuisine, dans le baraquement prêté en guise de dommages de guerre, sur laquelle le poète s'extrait du ventre maternel par les bras des forceps sur lesquels « le docteur sacque à lui arracher le cou » ; les baquets de l'usine « cornent » ; l'objectif du kodak à soufflets « dévore » les pleurs de l'enfant apeuré ; la manivelle de l'essoreuse nouvellement électrifiée devient « moteur rotatif », ...). L'enfant, déjà poète, écrit le jardin de son père :

« Mon père enfonce le louchet en sifflotant. Opiniâtement, sur le sol, il écrit sa mémoire en lignes parallèles dans l'humus du jardin. Léger, je recueille les tignons, les accents aigus ou graves, les rhizomes rompus des vancelles ou des chardons. »

(Ibid.)

Adulte, le poète mêle en sa terre nourricière les mots les mets, les éléments les nourritures terrestres, spirituelles, inextricablement mêlées :

« Je suis Robinson Crusoé faisant cuire mes patates dans un feu de fanes ail aux aguets au sommet d'un vieux saule surveillant l'océan de poireaux l'eau douce coule doux sur la nuit du jour. »

(Ibid.)

Avec *ni bruit ni fureur* le poème est ici *arbraquette* (picardisme pour « binette »). Le poème bine, sarcle, bêche, « trace et creuse la route », -ligne au cordeau tendue et libre-, au long de la ligne-contrainte, remue retourne légumes et lettres, points de suspension points d'exclamation :

« cordeau souvent cassé cordeau souvent renoué cordeau tendu la règle stricte du jardinier l'arbraquette elle trace et creuse la route elle suit la ligne le plantoir comme aiguille de machine à coudre perfore la route petit petit pivert tout minuscule marteau-piqueur silencieux stop ne t'enfonce pas trop ... ligne de points de suspension... chaque plant de poireau tombe au fond !!! ligne de points d'exclamation !!! »

(« Un jardin re[garde un] jardin)

Le poème est mimétique car il est œuvre active sans cesse recommencée, élaborée, ré-inventée, du jardinier du Nord faisant corps avec la terre maternelle, sa terre natale, comme la langue avec laquelle le poème fait corps. Et voix. Voix sonore. Voix pourquoi pas à proférer dans un mégaphone (cf. les lectures publiques de Lucien Suel, « *poète debout* »).

En lisant par exemple cette suite de textes poétiques (21) en vers justifiés intitulée « *Un jardin re[garde un]un jardin* », l'on entend comme le poème articule en son Dire la langue comme le jardinier-poète du Nord travaille la terre, le sol, les éléments. Cette poésie accueillie en poème sonore met en évidence cette efficacité efficace, effective, du texte.

Avec *ni bruit ni fureur* le poème est ici poème d'action, de labeur, de travail de la terre.

« (...) *l'air hoquette l'ombre du saule remue
sur les parpaings de l'abri de jardinier-poète
sur la vitre les toiles d'araignées se
balancent légers hamacs de poussières
derrière le tournesol géant le silo à
carottes la muche un sarcophage caché
sous une tôle inoxydable villégiature
hivernale betteraves rouges navets et
panais la muche l'hôtel noir pour les
carottes chaudes les Nantaises ridées
les carottes froides Colmar fermes et
trapues parfois une souris accompagne
la récolte la graisse végétale à gogo
la rongeuse enfle dans la nuit éclate
le piège claque lui cisaille le crâne
la dent de la fourche perce le ventre
la chambre souterraine absorbe le cri
les orphelins s'incorporent à l'humus. »*

Les éléments syntaxiques retournés, bousculés, aèrent la langue. Le corps textuel comme *l'arbraquette* retourne, bine la terre, « en s'y coltinant » d'abord, heurtée par sa densité, ses mottes sèches à casser, à travailler, pour obtenir un sol / une langue meuble ; la diction s'y heurte et bute de prime abord sur les syllabes, leurs enjambements, leur déconstruction en verso de limpidité, sur ses écueils incommodes puis, par la force du poignet et du cœur à l'ouvrage, ouvre des sillons de fertilité laborieuse au long desquels, apprise, longuement fouillée, patiemment levée, la terre se laisse dire en une limpidité sinueuse où la récolte fertilisera dans la durée.

Il fut un temps, où les hommes et la terre cultivaient une certaine complicité naturelle. Où existaient, travaillaient, des hommes de la terre, des hommes de labeur. Je veux écrire : un temps où l'homme savait observer, savait et voulait écouter, labourer la terre, éloigné de toute quête à tout prix portée vers une culture intensive aux objectifs de rendement exclusivement mercantiles. Un temps, où chacun pouvait, en autonomie familiale, « cultiver » intelligemment, patiemment, laborieusement, « son jardin ».

Ainsi les légumes étaient-ils protégés par le silo d'hivernage, juxtaposition de couches élevées au-dessus de la terre, -légumes sur la paille au repos pour l'hiver, sous une tôle d'isolement -silo qui offrirait ses récoltes saisonnières. À chaque saison correspondait sa récolte ; à chaque récolte, sa saison. Dans le jardin l'ouvrier jetait épiluchures, déchets alimentaires, éléments bio-dégradables

entassés, futur fumier que l'on épandrait sur la terre d'après l'hiver. Les bêtes profitaient elles aussi de ces déchets naturels. Pour l'hiver le chou serait préparé, la saumure utilisée, on « tuerait le cochon », la salaison se ferait, on préparerait, toutes et tous, le boudin noir, ... à la fin de l'hiver, le fumier biologique, naturel serait étalé sur la terre, on sèmerait, on planterait ... Des textes de ce recueil nous ramènent à ce temps où paysans, bouilleurs de cru (dont le statut était encore légal), l'ouvrier, le jardinier... faisaient vivre l'âme d'un village soudé par ces tâches de la terre et ménagères qui reliaient les hommes, les rassemblaient, les tenaient ensemble autour du partage d'un événement festif ou autre, dans une convivialité perdue aujourd'hui où chaque famille non autonome, vivant en autarcie, s'achemine jusqu'aux grandes surfaces pour faire face aux besoins alimentaires et pour certains, hélas, faire face ainsi à la morosité de l'entourage... Villages aujourd'hui muselés dans le huis-clos des séances médiatiques télévisuelles, des ordinateurs personnels et téléphones portables, tablettes et compagnie, -archipels d'îlots autarciques, -villages dénaturés, privés même parfois de leur coq, de leur clocher : de leur âme (l'auteur de ces lignes n'est pas d'ancienne génération, soit dit en passant, ni une nostalgique « indécrottable »).

Chez Lucien Suel, les poireaux ont une « *chevelure punk rustique* », -image parmi d'autres, existantes en parcimonie mais toutes aussi pittoresques, si efficaces ! Cette poésie donne à voir et à toucher la terre qu'elle malaxe. La poésie de Lucien Suel, poète de la terre du Nord et de la Picardie (*La Grande Picardie Mentale des Horribles Travailleurs...*), s'incorpore au rythme et aux souffles du vivant, du sol, des éléments, dans sa réalité brute de décoffrage ; rejoint le réel du monde tel qu'il se donne à vivre.

La poésie n'est pas thérapie ou soin esthétique de luxe, elle taille au couteau, travaille au louchet, le Poème est « *terreau brun* », terre des anciens, d'accueil, d'un avenir projeté de ce présent en touche / sans cesse retouché toujours en herbe.

La Poésie -un « *muchelot muché* » à la fourche de l'arbre, à dénicher en laissant intacts ses œufs, ses fruits, dans l'effort trempé où jouir du soleil, à encre, à sueur, à eau – juste pour voir de près, toucher le réel, maintenu préservé - Un trésor que l'on va rechercher au pied de l'arc-en-ciel – un peu de sel dont on voudrait saupoudrer la queue de l'oiseau pour le retenir. Une quête jazzy ou rock'n roll, des mots remplissant le silo aménagé de la vie, monté dans la roulotte *on the road* de nos rêves têtus dépareillés.

Lucien Suel est un visage incontournable dans le paysage de la Poésie contemporaine. L'occulter serait omettre une partie de ce paysage ; amputer un aspect de la Poésie, la vraie, celle qui se fait ; oublier l'un de ses territoires. Dans le *Décharge* 171 dirigé par Jacques Morin, paru en septembre 2016, Ivar Ch'Vavar évoque L. Suel et rappelle les pierres apportées à l'édifice par le poète. Dans sa *lettre à Sammy Sapin*, rédigée le 10 mars 2016, Ivar Ch'Vavar évoque le vers justifié et l'arithmonymie. Il écrit :

« *Quand je me suis demandé, dans les années 1980-90, comment sortir le poème du fond de ruelle où il se trouvait, comment le refonder, j'étais sûr qu'il fallait passer par le vers et je travaillais beaucoup sur les coupes, sur l'alternance de mètres différents, et souvent un pair était associé à un impair. Ça créait une musique singulière, mais qui restait une « petite musique », dans ce sens, en tout cas, qu'elle n'apportait pas une rupture nette, une révolution (...). Il fallait que je trouve autre chose, mais quoi ? Ou le vers était compté (régulier), ou il était « libre », je ne voyais pas comment sortir de là... (...) la solution était là, devant moi, puisque j'étais l'ami de Martial Lengellé et de Lucien Suel, deux poètes qui n'écrivaient déjà plus que des vers justifiés, lesquels paraissaient dans ma propre revue, L'Invention de la Picardie ! Mais voilà : je n'entendais pas encore la*

musique de ces vers, toute nouvelle, si nouvelle qu'elle restait inaudible, (...) Le vers justifié était fondé sur une mesure non-rythmique, le nombre de signes ou de millimètres (...) »

C'est écrire la place importante taillée par Lucien Suel dans l'histoire de la poésie qui se fait. Sa part active dans la quête d'une langue renouvelée. Pierre Ivart ajoute :

« Ce que je voulais, c'était faire apparaître une nouvelle musicalité (mais aussi une langue renouvelée, dans sa profération, dans son articulation syntaxique), musicalité travaillée contre le mètre, celui-ci étant, dans son principe, a-rythmique.

Il n'y a pas de différence essentielle, du point de vue de l'expérience poétique, entre le vers justifié et l'arithmonyme. (Je ne devrais pas parler de « vers » mais de « mètres », car le vers, je le crois de plus en plus, est ailleurs).

Cette poésie nous amène à tout reconsidérer, et à tout retravailler : la langue (syntaxe, lexique), mais aussi l'image, car toutes nos habitudes d'expression, comme toutes nos facilités d'imagination, sont contrariées par la contrainte (...) Tout le travail poétique et toute l'expérience poétique sont profondément changés par une contrainte comme la justification. On est tout à fait dans le cas de figure des compositeurs sériels ou dodécaphonistes recréant complètement la musique en recourant à des principes en apparence gratuits et voire anti-musicaux.

Tout est mis sens dessus dessous, ce que le vers-libre par exemple ne peut permettre, et dans ce grand bouleversement on est amené, nécessairement amené, à regarder de beaucoup plus près ce qui se fait, et à entrer dans une sorte de phénoménologie de la création ».

Je cite ici longuement Ivar Ch'Vavar, mais il est important de reporter ce passage pour situer le poète Lucien Suel. Sa « révolution musicale » a été faite, et continue de se faire.

Aussi, Lucien Suel fit partie intégrante et active du cercle « picard » à la racine du *Jardin ouvrier*, revue parue de 1995 à 2003 sous la direction d'Ivar Ch'Vavar (cf. à ce sujet [l'article de Florence Trocmé](#) parue dans *Poezibao* le 26 mars 2008 à l'occasion de la publication Ivar Ch'Vavar & camarades, *Le Jardin ouvrier, 1995-2003*, Flammarion, 2003. Lucien Suel appartient à ces « horribles travailleurs » qui œuvrèrent à recommencer la poésie ainsi perçue et définie par Pierre Ivart : « Le *Jardin ouvrier* est une revue expérimentale qui « recommence la poésie » en partant du plus bas, les yeux collés à la matière du texte, mais en accordant une importance particulière au vers ((à ré-inventer !) [...] Dans le J.O. il s'agit bien de lopins individuels mais il s'agit bien aussi d'un travail collectif, je l'ai voulu ainsi en me rappelant ces deux grandes formules : « La poésie ne doit pas être faite par un, mais par tous » de Ducasse et de Rimb. : « Viendront d'autres Horribles travailleurs ». [...] Nous avons voulu redémarrer la poésie du plus bas, en partant de sa matérialité la plus immédiate, le froissement qu'elle fait à l'oreille et puis la tache qu'elle fait sur le papier... ce, tout en étant obsédés, nous, par le réel, ce qui est là tout de suite avant même la langue, et qu'est-ce que la langue peut en attraper, est-ce que la langue, la langue poétique peut nous servir pour attraper le réel qui se dérobe, ou au moins des bouts. [...] Ce travail de remise en route nous l'effectuons en partant des éléments premiers de la poésie, j'allais dire de sa matérialité : les sons, le rythme, le vers, la "visibilité" du texte – Nous accordons une importance primordiale aux problèmes de la profération, la scansion, le travail de la voix. » (Ibid.)

Ni bruit ni fureur décline en trois parties ("Enfance du Nord", "Le jardin", "Les disparus") des textes publiés de 1988 à 2015 par Lucien Suel dans un panel de revues (*Le Jardin ouvrier* et *L'Invention de la Picardie*, périodiques dirigés par Ivar Ch'Vavar ; *Verso* d'Alain et Liane Wexler ; *La Nouvelle Revue moderne*, Villeneuve-d'Ascq, et autres revues du Nord et de Belgique), de sites en ligne (à découvrir absolument le blog du poète lui-même : *Silo-Academie 23*, entre autres), de livres d'artistes (*Gisants* avec Mireille Désidéri en 2002 ; *Regarde* avec Michel Julliard en 2013 ; *Mer du*

Nord avec Jean-Pierre Thomas en 2014). Lucien Suel, poète, travaille aussi avec des plasticiens, photographes, musiciens. Des textes de *Ni bruit ni fureur* sont extraits pour cette anthologie de cette complicité artistique (avec le plasticien Jacques Lannoy, les photographes Josiane Suel, Cyrille Derouineau, Patrick Devresse, Patrick Roy, Martial Verdier).

Des picardismes (dont un glossaire figure en fin d'ouvrage) illuminent de leurs touches locales cet opus dédié à la terre du Nord, que l'on retrouve parfois dans le titre (« *Tout partout* », « *un jardin re[garde un] jardin* »).

Terminons par deux extraits de savoureux textes, l'un tout en vers arithmogrammatiques, procédé typique de l'originalité du poète Suel, poète de Flandres-Artois-Picardie dont le titre d'emblée interpelle : « *Carrés de veau* »

Carrés de veau

*« veau veau de vache ô
mamelle de maman les
trayons sur la lèvre
la langue du veau la
lèche virgule cachée
dans le noir chaleur
rose entre les dents
douces le lait tiède
siffle dans le tuyau
raidí suction vibrée
ô vache de veau veau*

*veau veau de vache ô
le manuscrit mouillé
l'encre noire tracés
symétriques dans une
forêt noire et douce
blanche et brillante
le copiste au visage
parcheminé délivrera
le message le nouvel
évangile des langues
ô vache de veau veau*

*veau veau de vache ô
le sang devient lait
le lait devient sang
perle nacrée dans un
œil rose et noir une
frontière est abolie
la peau sous le poil
le poil sous la peau
le veau ôte le voile*

*le veau met la voile
ô vache de veau veau*

*veau veau de vache ô
l'ægagropile ébauche
sa formation petites
touffes et boules de
poils avalées tétées
enrobées le ventre a
tendu le cuir le suc
gastrique pétrit les
gouttes caséine ocre
dans le noir chauffé
ô vache de veau veau*

*veau veau de vache ô
naseaux glissants la
morve siffle dans le
courant d'air double
l'odeur de la mère a
traversé une cloison
de fibres le souffle
bovin l'air du large
bousculade entre les
planches caillebotis
ô vache de veau veau*

*veau veau de vache ô
la méfiance dans les
yeux l'innocence est
perdue très vite ces
autres mammifères se
pourelèchent l'avenir
est un mélange rouge
sale gris du gris et
du gras de l'engrais
un vaccin une viande
ô vache de veau veau »*

L'autre, en vers justifiés

- et parce qu'il faut « rendre à César ce qui appartient à César » et rappeler que Lucien Suel reste l'inventeur du vers justifié (cf. aussi *La Justification de l'Abbé Lemire*, poème en quarante-deux épisodes, avec quatre photographies de Josiane Suel, éditions Mihaly, 1998), bouilleur de cru du vers créatif *underground*, poète punk *Fath'Ère* d'une *New* littérature en *Couriers* ronéotypés d'où affluent, signes multi-directionnels, des courants de glissements du terrain-Poème (*terr1Poème*)/jour) -secoué, ébranlé, syncopé, tellurrrrique, terreau noir de pommes de terre et poireaux lopin de Printemps à la « *chevelure punk rustique* »

œil aux aguets entre bottes d'oignons tas et tipis de haricots
avant la fin
revue dans le meilleur du monde
en plein flair des jeunes filles qui
œil aussi aux aguets « *sentent le
printemps à plein groin* » -

interpelle également : « *Tranches de porc* »

« *petit cochon le porc
tu plonges ton groin
dans l'auge la sauce
cochon maçon touille
la mixture le museau
clapote et fouille à
foison les bulles et
les grumeaux gris le
liquide colloïde qui
dévale dans le tuyau
du porc petit cochon*

*petit cochon le porc
avide tu n'attendras
pas que le seau soit
vide ça coule le bac
se remplit et tu vas
t'y plonger oreilles
tendues tu reconnais
le floc floc le miam
miam tous les jeunes
frères impatients du
petit cochon le porc*

*petit cochon le porc
ton regard ton groin
c'est pareil un œil
double contemple les
bottes caoutchoutées
de l'éleveur oreille
dressée tu hisses le
pavillon écumeur des
auges c'est aussi ta
truie de mère viande
de porc petit cochon*

*petit cochon le porc
ton nez rose imberbe*

*trempe dans la soupe
il tamponne officiel
cachet bien rond sur
les documents encrés
du vétérinaire plouf
plouf filet chapelet
de bave la salive se
mêle au jus il pompe
le porc petit cochon*

*petit cochon le porc
trompe-la-mort prise
ordinaire tu risques
l'électrocution sans
branchement de terre
voire la noyade dans
ton bouillon une vie
qui ne tient qu'à un
fil la castration te
guette le charcutage
du petit porc cochon*

*petit cochon le porc
ton cri s'étouffe au
milieu des cris cris
des jeunes frères la
famille le même sang
aspergeant la paille
celui-là ne fera pas
du boudin c'est rose
sang trop frais trop
modeste tu grossiras
petit cochon le porc »*

À bon dénicheur, aux bons relecteurs ... Car, le poète n'est pas mort (« *Je ne suis pas mort* »)
... « *Le poète est l'ambassadeur* » (« *Tombes* », 10.)...

© Murielle Compère-Demarcy

Lucien Suel, *Ni bruit ni fureur*, éditions La Table Ronde, 2017, [175 p.], 16 €

« *Après Je suis debout, paru en 2014, voici le second volume de la poésie de Lucien Suel. Les formes toujours variées (prose poétique, haïkus, tweets en cent quarante signes, vers arithmogrammatiques...) se mêlent au cœur d'un triptyque planté sous le ciel changeant du Nord pour célébrer l'enfance, les jardins, les disparus.* »
(quatrième de couverture de *Ni bruit ni fureur*).